

New Europe College Yearbook 1996-1997



ȘTEFAN BORBÉLY
MIRCEA CĂRTĂRESCU
CRISTINA CODARCEA
FELICIA DUMAS
IOAN ICĂ, JR.
ION MANOLESCU
CĂTĂLIN PARTENIE
CRISTIAN PREDĂ
MIHAI SORIN RĂDULESCU
VALENTINA SANDU-DEDIU

Tipărirea acestui volum a fost finanțată de
Published with the financial support of



**BANCA ROMÂNĂ
PENTRU DEZVOLTARE**
GROUPE SOCIETE GENERALE

Copyright © 2000 - New Europe College

ISBN 973 – 98624 – 4 – 6

NEW EUROPE COLLEGE

Str. Plantelor 21

70309 Bucharest

Romania

Tel. (+40-1) 327.00.35, Fax (+40-1) 327.07.74

E-mail: nec@nec.ro



MIHAI SORIN RĂDULESCU

Né en 1966, à Bucarest

Doctorat en histoire accordé par l'Institut National des Langues et Civilisations
Orientales (INALCO), Paris, 1995

Thèse : *L'Elite libérale roumaine (1866-1900)*

Maître de conférence à la Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest
Secrétaire de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sphragistique
de l'Académie Roumaine, depuis 1990

Secrétaire de rédaction de la Revue Roumaine d'Histoire, depuis 1996
Membre correspondant de l'Académie Americano-Roumaine, depuis 1998

Boursier de l'Insitut für Europäische Geschichte, Mainz, 1995

Participations aux colloques et rencontres scientifiques internationales en
Espagne, Italie, Allemagne, Bulgarie, Roumanie.

Livres:

L'élite libérale roumaine 1866-1900. Bucarest, Ed. All, 1998

Généalogies. Bucarest, Ed. Albatros, 1999

La généalogie roumaine. Brăila, Ed. Istros, 2000

Environ 150 études et articles. Editeur.

SUR L'ARISTOCRATIE ROUMAINE DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Un tel sujet pourrait surprendre parce qu'il soulève, par son énoncé même, une série de questions: y-a-t-il eu une véritable aristocratie roumaine ? Peut-on parler d'aristocratie au XXe siècle dans notre espace géographique et culturel ? Peut-on étudier ce problème complexe sans disposer de sources systématiques et d'une analyse statistique qui avec nos moyens actuels semble plutôt irréalisable ? Et comment étudier l'évolution de cette élite sans instruments de travail nécessaires, mais aussi sans ouvrages généraux d'histoire sociale, puisque manquent encore les synthèses dans ce domaine ? Il n'existe encore ni histoire de la classe des boyards ni histoire de la bourgeoisie roumaine. Les ouvrages de Ștefan Zeletin, Eugen Lovinescu, Mihail Manoilescu, Ioan C. Filitti, Constantin C. Giurescu - et cette énumération est fatalement incomplète -, qu'il faut apprécier comme des contributions de valeur dans ce domaine, ne comble pas le manque d'histoire des classes sociales roumaines. Il nous manque également des dictionnaires des hommes politiques roumains ainsi que des études de prosopographie des partis politiques, de même que des ouvrages généalogiques de synthèse. Ces difficultés historiographiques ont des explications claires: elles sont dues aux circonstances historiques imposées par le régime instauré en Roumanie après la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, pendant cette très longue période d'oppression totalitaire les archives n'étaient que partiellement accessibles; malheureusement aujourd'hui encore certains fonds liés à la vie politique de l'entre-deux-guerres ne sont pas mis à la disposition des chercheurs. A de nombreux sujets on donnait une interprétation officielle qui ne laissait guère de place à des opinions alternatives. Dans ce climat l'étude des élites roumaines a été en grande mesure ignorée et la notion même d'"élite" avait un caractère subversif¹. Cependant, qu'on veuille ou non le reconnaître, la société roumaine a engendré durant la période entre le règne du prince Alexandru Ioan Cuza et l'instauration du régime communiste, des élites socio-politiques désignées par un terme simplificateur et de propagande: "burghezo-moșierime" - (bourgeoisie et propriétaires terriens). L'importance de ces élites ne peut être niée ou

minimisée sans mystifier l'histoire même de cette époque. C'est en effet des couches supérieures de la société roumaine que sont pour la plupart issus des grands acteurs de la scène politique roumaine depuis le mouvement des jeunes boyards révolutionnaires de 1848² jusqu'aux leaders des partis démocratiques ou antidémocratiques de l'entre-deux-guerres.

L'aristocratie a peu intéressé les historiens et les sociologues roumains, qui en essayant de surprendre la spécificité nationale ont laissé sur un plan secondaire la composante nobiliaire de la société roumaine. Cet état de choses paraît bizarre étant donné le rôle important que les boyards ont joué pendant tout le Moyen Age dans la conservation de l'Etat ainsi que dans la vie culturelle. Les familles de boyards ont continué à exister après 1858, en maintenant leur prestige accumulé. L'aristocratie s'est perpétuée donc longtemps après avoir cessé de représenter une partie nettement délimitée de la société. En ce sens la définition que Mihail Manoilescu donnait au concept de "classe" nous semble opérationnelle : celle-ci "est caractérisée par une permanence relative des générations successives de la même famille. On reconnaît la classe par le fait qu'au cours du temps les individus qui sont ses membres changent par disparition physique, mais les lignées familiales ne changent qu'en petite mesure"³. Cette définition peut être utilisée pour les familles de boyards, dont les filiations se poursuivent assez souvent jusqu'à nos jours. Plus que dans n'importe quelle autre partie de la société roumaine, l'idée de la continuité familiale se retrouve au sein de l'aristocratie. Manoilescu énonça trois caractéristiques principales de la notion de "classe": "1. La classe est un groupe social composé de nombreuses familles. 2. Elle présente une continuité à travers les générations, résultant du recrutement de ses membres par filiation. 3. La classe est un groupe social hiérarchique et horizontal"⁴.

La recherche généalogique mène à la conclusion que pendant l'entre-deux-guerres les familles de boyards ont constitué une véritable classe⁵, même si leur pouvoir économique et leur influence politique ont diminué de manière considérable par rapport à la situation d'avant la Première Guerre mondiale. Les opinions des historiens concernant la persistance de l'aristocratie sont différentes. L'historien Radu Rosetti, descendant des grands boyards moldaves et petit-fils du dernier hospodar de Moldavie Grigore Alexandru Ghica, écrivait sur la "ruine parfaite des boyards qui avaient cessé d'être un facteur politique" même avant la Première Guerre mondiale⁶. Pour cet auteur, même en 1907, les

descendants des boyards, "tant par leur nombre que par leur importance économique sont devenus une quantité tout à fait négligeable, une fraction avec des prétentions, mais infime, de la nouvelle classe dirigeante. L'ancienne oligarchie roumaine, si elle vit encore, doit ce reste de vie au souvenir de sa force passée, et non pas à sa force actuelle qui n'existe pas"⁷. Nous ne partageons pas l'opinion de Radu Rosetti sur la sortie des boyards de la scène de l'histoire. Nous allons offrir plus loin des arguments concrets par lesquels on peut soutenir de manière pertinente le maintien des boyards dans les structures politiques et culturelles même après la Première Guerre mondiale.

Une opinion intéressante a été exprimée par Ștefan Zeletin qui parlait de la suppression de la noblesse par la bourgeoisie, de l'opposition culturelle que l'ancienne classe dirigeante a exercée⁸. Si dans d'autres pays la noblesse a essayé de garder le pouvoir dans ses mains par la voie des armes, "nos boyards ont utilisé des armes plus nobles que celles habituelles: en tant que classe dirigeante, elle avait l'apanage de la culture, de l'intelligence, c'est pourquoi elle a dirigé contre la bourgeoisie les armes subtiles de la science. Autrement dit, sa lutte a été une lutte culturelle"⁹. Ainsi a pris naissance la société "Junimea", en tant qu'expression culturelle de la "lutte théorique contre la bourgeoisie roumaine"¹⁰. En même temps la bourgeoisie roumaine avait de plus en plus tendance à imiter l'aristocratie, dont le modèle social et culturel s'imposa¹¹. L'aristocratisation est un processus qui a aussi eu lieu pendant l'entre-deux-guerres et que George Călinescu a surpris en 1941: "Il y a un siècle Gh. Eminovici pouvait devenir boyard, car il y avait un prince qui pouvait lui conférer le titre, tandis qu'aujourd'hui le bourgeois est dépourvu pour toujours de cette vanité. L'aristocratie roumaine se constitue même de nos jours et les nombreuses généalogies, études d'archives familiales montre que les individus qui peuvent produire des documents ont tendance à se constituer en caste et à résister de manière collective à l'initiative de l'individu et, c'est chose à retenir, en dépassant le cadre national"¹². Les observations de Călinescu ont été engendrées par le roman *Donna Alba* de Gib Mihăescu, auteur qui éprouvait une certaine fascination pour l'esprit aristocratique.

Comme le remarquait George Călinescu dont l'histoire monumentale de la littérature roumaine contient de nombreuses généalogies d'écrivains, on peut établir un lien entre la conscience de soi des descendants des boyards roumains et l'essor pris pendant l'entre-deux-guerres par les recherches généalogiques. C'est de cette période que datent les

généalogies des familles de boyards de Valachie, dressées par Ioan C. Filitti, Emanoil Hagi Mosco et George D. Florescu (restées inédites jusqu'à aujourd'hui). Pour la Moldavie on peut citer les ouvrages de Gheorghe Ghibănescu, Constantin Gane et Gheorghe Bezviconi, l'éditeur de la revue "Din trecutul nostru". La plus rigoureuse monographie de famille est due au général Radu Rosetti et elle s'intitule *Familia Rosetti* (2 volumes, Bucarest, 1938 - 1940). Le livre est remarquablement documenté, avec des notes pour chaque renseignement. Et ce n'est pas le seul ouvrage de ce genre. Dans la même catégorie on peut citer les monographies de Ioan Nădejde¹³, du général Mihai Racoviță-Cehan¹⁴, Teodor Bălan¹⁵, Gheorghe Ungureanu¹⁶, Teodor Botiș¹⁷ etc.

L'intérêt pour l'histoire des familles de boyards est prouvé par le nombre et la qualité de ces monographies, ainsi que par les tentatives de constitution d'un institut de recherches généalogiques. Au moment où les études dans ce domaine ont connu un haut degré de diversification, leur coordination est devenue nécessaire. Dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres il n'y a pas eu un institut ou une société généalogique qui aurait pu remplir cette fonction. Une Commission Consultative Héraldique a été fondée en 1921 - présidée par Dimitre Onciul - pour élaborer les blasons des districts, des communes et des villes.

Le 7 juillet 1938 Gheorghe Bezviconi a présenté à Nicolae Iorga un mémoire montrant la nécessité d'un institut généalogique¹⁸. Il y a eu ensuite le mémoire de George D. Florescu, publié par N. Iorga, cette même année dans "Revista istorica"¹⁹. C'est sans doute un des textes les plus intéressants de la littérature généalogique roumaine, dans lequel on parle de l'existence d'une mémoire généalogique chez les boyards roumains du Moyen Age. Les tableaux votifs sont autant de témoignages du culte des ancêtres dans le Moyen Age roumain.

Cet institut devait exercer un contrôle sur les travaux d'intérêt généalogique pour combattre le dilettantisme et promouvoir les études scientifiques, documentaires. L'institut devait être divisé en cinq sections: 1. La Valachie avec l'Olténie (centres : Bucarest et Craiova) ; 2. La Moldavie, avec la Bessarabie et la Bucovine (centres : Iași, Chișinău, Cernăuți) ; 3. La Transylvanie, le Maramureș, le Banat (centre : Cluj) ; 4. La Dobroudja, avec le Qudrilatère (centre: Constanța). 5. Une section pour la Macédoine. George D. Florescu précisait les objectifs de chaque section de l'institut envisageant aussi la constitution d'une Association d'entre-aide de la noblesse roumaine, sur le modèle de l' "Association d'entre-aide de la noblesse française".

Aurel George Stino, Theodor Râșcanu, George Grecianu²⁰, Scarlat Preajbă (le général N.Negreanu)²¹, N.Moțoc-Epureanu²² se sont prononcés dans des articles pour la fondation d'un institut généalogique roumain. Cet institut n'a pas été fondé à cause de la guerre. Pourtant, au printemps de l'année 1943 une association de spécialistes appelée "Cercul Genealogic Român" (Le Cercle Généalogique Roumain) est fondée le soir du 7 mars 1943 dans la maison du général Mihai Racoviță-Cehan à Bucarest, en présence de Octav George Lecca, Ion Ionascu, George D.Florescu, Gheorghe Bezviconi, Traian Larionescu, Vasile Panopol, Ioan Cârlova, Alexandru Saint-Georges, Mihai M.Racoviță, Emanoil Bogdan, Dan et Ștefan Cernovodeanu²³. Le but de ce groupe était "la recherche du passé des familles du pays" et "l'établissement d'un rapprochement d'âme entre tous les chercheurs de notre passé". Il s'agit en premier lieu de l'étude des familles de boyards, mais le cercle se proposait une ouverture plus large, vers toutes les couches sociales. A la tête de l'association il y avait des descendants de boyards. En tant que président fut élu le général Mihai Racoviță-Cehan, en tant que vice-président - George D.Florescu. Du comité dirigeant faisaient partie le procureur Constantin I.Prodan, Ion Ionascu et Gheorghe Bezviconi et en tant que secrétaire fut élu Traian Larionescu, bibliothécaire à la Fondation du Roi Carol I. Le 16 avril 1943 le Cercle Généalogique Roumain fut inscrit au Tribunal d'Ilfov. Il a édité une publication intitulée "Arhiva Genealogică Română" dont le nom voulait rémemorer la revue éditée par Sever Zotta en 1912 - 1913. Cette forme d'association des généalogistes n'a duré qu'une année. Elle est née dans une atmosphère d'émulation des recherches nobiliaires et d'histoire des familles, qu'avait remarquée George Călinescu.

Les descendants des boyards de l'entre-deux-guerres étaient-ils conscients et intéressés par leur origine ? Que pensaient-ils de leur propre lignée ? C'est la littérature de la mémoire de l'époque qui répond à ces questions, littérature que l'on peut illustrer par quelques exemples. Ainsi Constantin Argetoianu consacrait à son origine une riche incursion généalogique²⁴. Alexandru Tzigara-Samurçaș découvrait les sources de sa noblesse dans une église de Venise: "Je suis flatté d'avoir pu trouver intacte, dans l'église San Giorgio dei Greci de Venise, dans l'axe de l'autel, sous le ciel libre, la pierre tombale du grand porte-glaive Zotu Tzigara, mort en 1599 et dont le nom est resté inchangé de père en fils, que j'espère avoir porté avec la dignité traditionnelle de la famille./ C'est au portrait fier du porte-glaive Zotu, tenant à sa droite l'épée de son rang, et à sa gauche le poignard, que j'ai emprunté son blason, une main tenant une

épée, - que j'ai ajoutée au cœur des armoiries des Samurças, avec le sourcil et le "samur", d'où vient le nom. Ce blason combiné constitue mon ex-libris et est gravé sur la plaque de marbre placée sur le lieu de notre repos éternel"²⁵. Tzigara-Samurças, le fondateur du Musée d'Art National, a été élevé parmi de vieux documents de famille, dont il a appris la valeur dès son enfance"²⁶. C'est dans son milieu familial qu'il a appris la beauté de l'art populaire"²⁷.

Si Tzigara-Samurças liait son affinité pour la culture à son origine, Nicolae Iorga considérait son implication dans la vie politique comme la conséquence de sa descendance des anciens boyards moldaves (des Miclescu, des Catargi etc.). "C'est d'eux et d'autres hérités par la mère de ma mère que j'ai cette affection pour tout ce qui se lie à cette terre, en faisant de mes écrits, de chaque instant que je touche ce passé, un hommage à eux et en même temps une reconnaissance de tout ce qui me lie à la chère histoire de notre Moldavie"²⁸. Pour Nicolae Iorga, l'attraction de l'histoire est l'héritage laissé par les ancêtres et la liaison étroite avec ceux-ci. Le grand historien croyait en l'ascendance byzantine de la famille de sa mère (les Arghiropol).

La conscience de son appartenance sociale est clairement exprimée par l'écrivain Alexandru Paleologu, dont le témoignage peut être considéré comme révélateur pour son enfance, pendant l'entre-deux-guerres. "D'ailleurs j'ai eu une attitude personnelle dans ce domaine. J'ai toujours déclaré que j'avais une "origine bourgeoise" - moi je l'aurais appelé "noble", mais la formule était celle-là, je n'ai donc pas caché mon origine (...). Il aurait été absurde de procéder d'une autre manière; en publiant mes mémoires on voit clairement que mes souvenirs d'enfance étaient liés à un milieu et à une culture noble"²⁹.

La société roumaine s'est développée sans ruptures pendant des siècles, en créant, au Moyen Âge, une couche supérieure que l'on pourrait appeler aristocratie, en utilisant une notion générale. Sa sphère large permet d'y inclure tant les familles de boyards de Moldavie et de Valachie que les descendants des boyards du pays de Fagaras, les nobles roumains de Maramures et d'autres régions de la Transylvanie. Cette notion comprend les différents groupes sociaux mentionnés, ayant un attribut commun, la noblesse, dont la valeur symbolique et culturelle a gardé sa force depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. Nous ne nous proposons pas de définir dans ce cadre le concept de "noblesse", mais il faut mettre en évidence que la noblesse ressurgit de la continuité des traditions au sein de la même famille ou le long de certaines lignées.

La noblesse est un attribut d'excellence conféré d'habitude par une autorité monarchique, attribut transmis et conservé dans le cadre d'une succession généalogique. "La noblesse c'est l'œuvre du temps", disait un adage qui se vérifie aussi dans le cas de l'histoire roumaine. L'attribut de la noblesse n'est pas nécessairement lié aux titres nobiliaires héréditaires qui n'ont pas existé (sauf quelques exceptions) chez les boyards de Moldavie et de Valachie.

Les titres existants qui n'étaient pas reconnus par la Constitution roumaine de 1923, provenaient d'autorités étrangères, d'habitude de l'empereur autrichien. C'est le cas, très connu, de la famille Brancovan qui figure aussi dans les almanachs de Gotha (sous la forme "Bassaraba de Brancovan"), en vertu du fait que le hospodar Constantin Brâncoveanu a été élevé en 1695 au rang de prince du Saint Empire romain-germanique³⁰. Le titre de prince fut également reçu en 1900 par Radu (Rodolphe) Kretzulescu, de la part du roi d'Italie Umberto I³¹, avec la fille duquel il allait se fiancer. Et les exemples pourraient se poursuivre, en incluant l'"aga" Constantin Bălăceanu, qui a reçu le titre de comte³², les barons Bellu, Meitani, Kapri etc.

Le système nobiliaire occidental a fonctionné tant en Transylvanie qu'en Bucovine³³, pendant la domination autrichienne. En Transylvanie beaucoup de Roumains sont restés au niveau de la petite noblesse (gentry), sans titres³⁴. Les Roumains qui se sont magyarisés et qui ont changé de confession ont pu entrer dans la catégorie des magnats. Ainsi, on connaît l'origine roumaine des familles Bánffy, Kendéffy, Kemény etc. En Bucovine, les autorités ont reconnu et ont confirmé la noblesse de beaucoup de familles de boyards³⁵. Tout au long de la domination autrichienne ont été conférés des titres de noble, chevalier, baron et singulièrement celui de comte pour la famille Wassilko, avec le prédicat "de Serecki".

Aux porteurs des titres nobiliaires reçus s'ajoutaient ceux des titres auto-assumés. Il s'agit des descendants des hospodars des principautés qui utilisaient fréquemment le titre princier : d'abord les descendants de Gheorghe Bibescu et de Barbu Știrbei, ultérieurement aussi ceux des princes phanariotes³⁶; ainsi que certains Cantacuzène, surtout de la branche du hospodar Șerban Cantacuzène, et des Ghica, comme le prêtre catholique Vladimir Ghika, petit-fils du hospodar Grigore Alexandru Ghica³⁷. En pleine période de l'entre-deux-guerres dans la haute société roumaine il y avait le "prince" Barbu Știrbei, Premier-ministre en 1927, et le "prince" George Valentin Bibescu, président de la Fédération Aéronautique Internationale. Les titres nobiliaires avaient donc dans la

Roumanie de l'entre-deux-guerres une valeur mondaine et non pas juridique.

Après 1918, l'aristocratie roumaine comprenait les descendants des boyards de Valachie et de Moldavie, les descendants de la noblesse roumaine de Transylvanie, ainsi que ceux de la noblesse de Bucovine et de Bessarabie qui avaient leurs racines dans la classe des boyards moldaves. S'y ajoutaient des éléments de la grande bourgeoisie qui ont été assimilés par l'aristocratie à travers les mariages. Il y a eu une tendance d'homogénéisation de l'aristocratie roumaine, manifestée par les mariages mixtes, entre transylvains et "moldo-valaques" - quelques exemples dans ce sens provenant de générations différentes: Constantin Sărățeanu (premier président de la Haute Cour de Cassation, membre de la Régence) et Olga Popovici, la soeur de l'homme politique Mihai Popovici; Octavian C. Tăslăuanu, écrivain et homme politique, et Fatma Sturdza, petite-fille de Vasile Sturdza, membre de la lieutenance princière de Moldavie en 1858 - 1859; Eugen Goga, le frère du poète Octavian Goga et Eliza Odobescu, nièce de l'écrivain Alexandru Odobescu et descendante du côté maternel des familles Florescu et Manu; le folkloriste Mihai Pop, neveu de l'homme politique Ilie Lazăr (de Purcareti) et Irina Sturdza, descendante du même Vasile Sturdza, ainsi que de Ion Câmpineanu - du côté maternel. Si sur le plan matrimonial on peut trouver de telles alliances, dans la politique il y a eu des frictions entre la classe politique de l'ancien royaume et les hommes politiques de Transylvanie³⁸. Celles-ci se sont exprimées dans la concurrence pour le pouvoir entre le Parti National-Libéral et le Parti National-Paysan.

Dans ce qui suit je me propose de restreindre l'objet de la recherche, en essayant d'examiner la place de l'aristocratie dans la société roumaine entre 1918 et 1947. C'est le moment peut-être de préciser que je vois ici une équivalence entre la notion d'élite historique traditionnelle et celle d'aristocratie qui décrit bien sûr une réalité sociale en grande mesure différente de celle qui existe en Europe Occidentale. Les considérations qui suivront sont fondées sur l'analyse généalogique de plusieurs personnalités politiques roumaines, dont j'ai reconstitué les lignées d'ancêtres et les liens de parenté.

Si avec l'abolition des privilèges des boyards en 1858, l'existence juridique de la classe des boyards prend fin, son existence physique et spirituelle se poursuivra dans le domaine privé. Si je pouvais oser une telle comparaison, un peu forcée, la qualité de boyard pendant le Moyen Age roumain (XV^e - XVI^e siècle) était rarement due à la dignité remplie

par tel ou tel personnage. Il la devait à sa naissance au sein d'une famille de boyards qui détenait un certain patrimoine foncier et qui jouissait d'un prestige social particulier, étant éventuellement apparentée au prince régnant (hospodar) (dans le cas des grands boyards appelés "vlastelini") et certainement à d'autres familles de boyards³⁹. De même, si je peux me permettre un tel saut dans le temps et dans l'espace, une autre question peut se poser : après l'adoption de la constitution républicaine et l'abolition des privilèges de l'aristocratie, la noblesse a-t-elle cessé d'exister "de facto" en France, alors que la disparition de la noblesse "de jure" était prononcée et que tous les citoyens étaient devenus égaux? La réponse est négative et même actuellement la noblesse continue à exister en France en tant que groupe social relativement clos, avec des traits spécifiques⁴⁰. Des problèmes identiques pourraient se poser dans la société roumaine d'après 1858, mais ils méritent certainement une analyse plus profonde et plus étendue que celle présentée dans cet exposé.

Jusqu'à l'instauration du régime communiste, la société roumaine a connu une évolution organique, sans transformations violentes et sans convulsions sociales d'importance structurale. Un changement significatif dans l'évolution de la classe politique sous le régime démocrate-libéral fut l'assimilation des éléments transylvains qui se sont avérés très actifs sur la scène politique roumaine après 1918. Cette élite qui est entrée dans le jeu comprenait de nombreux descendants des familles nobles roumaines, tels Iuliu Maniu⁴¹ et Alexandru Vaida Voevod. Après la disparition des boyards comme classe privilégiée de la société, leurs descendants ont continué à se manifester dans la vie publique roumaine, forts du capital symbolique et culturel associé à l'ancienneté de leurs familles⁴². Si biologiquement, elles ne se sont pas éteintes, les vieilles familles de boyards, alliées parfois à des familles de la haute et moyenne bourgeoisie et qui continuaient dans de nombreux cas de longues files de dignitaires médiévaux, ont gardé leur position sociale jusqu'à la soviétisation du pays, malgré les changements survenus après la Première Guerre mondiale. Souvent marquées par l'impact généalogique des Phanariotes, elles ont connu quand même des fluctuations dans la hiérarchie sociale du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Sur la pénétration des familles phanariotes dans la société roumaine, il faudrait entreprendre des recherches systématiques. On peut déjà se demander dans ce contexte s'il y a eu, par exemple, une "politique matrimoniale" des Phanariotes. D'autres questions suivent : peut-on parler de l'assimilation d'une famille phanariote, et après combien de générations

sur le territoire roumain ? Dans quelle mesure les Phanariotes ont-ils influencé la naissance et le développement des élites roumaines au XIX^e siècle ? De nombreux Grecs parmi ceux qui ont pénétré dans la classe des boyards roumains, comme les membres des familles Mano, Ventura et beaucoup d'autres se sont roumanisés très rapidement, alors que les Soutzo, par exemple, à la suite de leur forte endogamie, sont restés très liés à ses idéaux de renaissance nationale politique et culturelle⁴³. Les Phanariotes intégrés dans la société roumaine ont apporté une contribution importante à la cristallisation de la classe politique roumaine ; ainsi c'est de deux puissantes familles phanariotes que descendait le politicien libéral Mihail G.Orleanu (1859-1942), ancien ministre et président de la chambre des députés : les Plagino et les Aristarchi⁴⁴. Cependant les descendants des Phanariotes ne faisaient pas partie seulement de l'élite libérale, ils se perpétuèrent aussi dans le milieu social du Parti Conservateur. C'est le cas par exemple du général Gheorghe Mano (1833-1911), l'un des personnages les plus influents de ce parti, fils du lieutenant-princier ("caimacam") Ioan Mano et de son épouse Ana, née Ghika⁴⁵. Plusieurs grands dignitaires de la Patriarchie de Constantinople - l'héritière culturelle et historique de la légitimité byzantine - avaient appartenu à la famille Mano⁴⁶ et une branche de cette famille est restée en Grèce où elle existe encore de nos jours.

Malgré l'ouverture que l'introduction du suffrage universel a apportée à la vie publique roumaine après la Première Guerre mondiale, les descendants des boyards ont continué de fournir des leaders politiques au pays, ainsi que des intellectuels célèbres. Les membres de ce groupe social apportaient avec eux la tradition des occupations publiques, ainsi qu'une éducation soignée, le plus souvent parachevée en Occident, surtout en France. Ils entraient dans la vie politique avec un large prestige social offert par leur passé, par leurs fortunes, par leurs liens de parenté, par des amitiés qui se sont perpétuées au fil des générations. Tous ces atouts que définissaient leur statut social - l'énumération que je viens de faire est loin d'être exhaustive - devaient être conservés par des alliances matrimoniales souhaitables qui, elles, avaient aussi pour objet de sauver les fortunes foncières affectées par la réforme agraire de 1921.

Le fait que beaucoup d'hommes politiques roumains qui se manifestèrent dans la vie publique tant avant qu'après la Première Guerre mondiale étaient les continuateurs des anciennes familles de boyards a été relevé par l'historien Neagu Djuvara dans une étude publiée en 1987⁴⁷. Dans ce qui suit on détaillera cet aspect par le biais des généalogies.

Ainsi I.G.Duca, l'un des hommes politiques libéraux les plus illustres de l'époque, descendait, par sa mère Lucie née Ghica-Budești, de la nombreuse famille princière des Ghica et sa grand-mère était issue de la famille des grands boyards de Valachie Filipescu⁴⁸. Les ancêtres de l'homme politique Constantin Argetoianu, grande figure de la franc-maçonnerie roumaine de l'entre-deux-guerres, étaient des membres des familles Oteteleşanu, Rahtivanu et Slătineanu⁴⁹, pour ne donner que quelques noms de son ascendance. Cette constatation pourrait être illustrée également par la généalogie du grand diplomate Nicolae Titulescu dont la mère descendait de la vieille famille de boyards Urdăreanu. La grand-mère du côté maternel de Titulescu était la sœur du peintre Theodor Aman et de Costache Aman, dont la fille Hélène s'était mariée en 1853 avec Barbu Bălcescu, frère cadet de l'historien et homme politique Nicolae Bălcescu (1819-1852)⁵⁰. L'une de leurs filles sera la mère de l'ingénieur Ion Gigurtu⁵¹ qui était, donc, le neveu de Nicolae Titulescu. Les représentants de l'élite historique roumaine n'apparaissent pas seulement dans les formations politiques d'inspiration libérale et démocratique, mais aussi dans les mouvements d'extrême droite ou d'extrême gauche. Ainsi, le général Gheorghe Cantacuzène - "Grănicerul" (le Garde-frontière), président du parti ultra-nationaliste "Totul pentru țară" ("Tout pour la patrie"), descendait directement du prince régnant de Valachie Șerban Cantacuzène⁵², tandis qu'Alecă Cantacuzène, jeune espoir intellectuel de la Garde de fer était le petit-fils de l'homme politique conservateur Georges Grégoire Cantacuzène dit "le Nabab"⁵³. Alexandru Ghyka - chef de la police légionnaire - était l'arrière-petit-fils de Grégoire V.Ghyka, dernier prince régnant de Moldavie (1849-1856) et aussi descendant direct de l'homme politique Ion Câmpineanu⁵⁴. L'un des intellectuels communistes les plus connus fut le poète et historien Scarlat Callimachi, surnommé "le prince rouge", descendant en droite ligne d'un frère du prince régnant de Moldavie Ioan Theodor Callimachi, sa mère étant la fille de l'homme politique Gheorghe Vernescu⁵⁵.

Parmi les 20 Premiers ministres roumains entre 1918-1940, plusieurs descendaient (par lignée paternelle ou maternelle) de l'élite historique des principautés extracarpathiques (le général Constantin Coandă, Ion I.C.Brătianu, Barbu Știrbei, Vintilă Brătianu, Nicolae Iorga, I.G.Duca, dr.Constantin Angelescu, Gheorghe Tătărascu, le général Gheorghe Argeșanu, Constantin Argetoianu, Ion Gigurtu) ; deux étaient issus de la noblesse roumaine de Transylvanie (Iuliu Maniu, Alexandru Vaida Voevod) ; deux provenaient du milieu bourgeois (Take Ionescu, Armand Călinescu),

deux étaient d'origine paysanne (le général Alexandru Averescu, le patriarche Miron Cristea), un descendait de familles de prêtres orthodoxes du sud de la Transylvanie (Octavian Goga), un descendait de paysans libres moldaves (le professeur George G. Mironescu) ; un dernier était le fils d'un fonctionnaire d'origine étrangère (le général Arthur Văitoianu).

Les Brătianu qui se trouvaient à la tête d'un parti qui avait pour but la formation d'une bourgeoisie nationale étaient eux aussi de vieille souche noble, dans le sens local de ce mot⁵⁶. Leur filiation remonte jusqu'au XV^e siècle et même jusqu'à la fin du XIV^e, si on suit la lignée des boyards Vlădescu, qui étaient leurs ancêtres par les femmes⁵⁷.

La disparition de la scène politique du Parti Conservateur a été une conséquence de l'élargissement considérable du droit de vote après la première conflagration mondiale, de l'accès à la vie politique d'un grand nombre de citoyens - surtout d'origine rurale - qui jusqu'alors n'avaient pas eu le droit de se manifester sur ce terrain. Les grandes réformes qui sont survenues après 1918 ont restreint la base économique de l'élite historique roumaine. Cependant les descendants des familles de boyards ont continué de s'affirmer dans la vie publique roumaine, tant dans les sciences que dans les arts. On peut en citer de nombreux exemples. Au cours de l'entre-deux-guerres, la revue "Convorbiri literare" était dirigée par l'historien d'art Alexandru Tzigara-Samurcaș, arrière-neveu du vornic (chambellan) Constantin Samurcaș, membre de l'Hétairie et haut dignitaire à la cour princière de Bucarest au début du XIX^e siècle⁵⁸.

L'une des figures remarquables de l'école roumaine d'architecture, à la fois créateur et historien du phénomène artistique, Nicolae Ghika-Budești (1869-1943), auteur de l'ouvrage monumental *Evoluția arhitecturii în Muntenia și Oltenia*, descendait d'une branche moldave de la nombreuse famille des Ghika⁵⁹. Par sa mère il était cousin germain de l'architecte G.M. Cantacuzène (1899-1960) et du peintre Theodor Pallady (1871-1956), deux autres aristocrates, brillants intellectuels qui descendaient tous les deux - l'un par lignée paternelle, l'autre par lignée maternelle - de la branche Deleanu-Măgureanu de la famille Cantacuzène⁶⁰. La classe des boyards avait encore du souffle pour donner de nombreux talents à la culture roumaine. L'inventeur Henri Coandă, fils du général Constantin Coandă, était l'arrière-petit-fils d'un Ghiță Coandă, élevé en 1845 au rang de "pitar"⁶¹. L'un des juristes les plus fameux du pays, Istrate Micescu était le petit-fils d'un personnage du même nom, nommé toujours "pitar" le 30 août 1839 et qui était le fils du "ceaus"

Răducanu Micescu, fils à son tour de Pârvu Micescu de Micești (dans l'ancien département de Muscel, aujourd'hui Argeș)⁶².

A la tête de l'école historique roumaine de l'époque se trouvaient toujours des descendants de l'ancienne classe des boyards. Nicolae Iorga avait dans la famille de son père cinq porteurs de rangs de boyard ; son père même avait été promu "medelnicer" en 1858. Mais la vieille noblesse venait chez Nicolae Iorga par sa filiation maternelle, plus précisément par son arrière-grand-mère Catinca Miclescu qui avait épousé le "parucic" (sous-lieutenant) Ioan Arghiropol, ayant un fils Gheorghe Arghiropol qui s'était marié avec Hélène, fille du "vornic" Iordache Drăghici, l'un des boyards éclairés du règne du prince Ioniță Sandu Sturdza (1822-1828). De ce dernier mariage est issue Zulnie Arghiropol, la mère de Nicolae Iorga⁶³. De même, Georges Brătianu, historien d'envergure européenne, descendait directement, par sa mère Marie née Mourousi⁶⁴ des princes phanariotes Constantin et Alexandre Mourousi, tandis que son épouse Hélène née Sturdza était l'arrière-petite-fille du prince régnant de Moldavie Mihail Sturdza (1834-1849)⁶⁵. L'historien P.P.Panaiteescu descendait par sa mère Leonia née Greceanu de la famille des boyards moldaves Greceanu⁶⁶, des familles Mano (branche de Moldavie), Miclescu⁶⁷ etc. Par une arrière-grand-mère, Profira Mano née Miclescu, P.P.Panaiteescu était le cousin au quatrième degré (malgré la différence d'âge) de Nicolae Iorga⁶⁸. On pourrait également mentionner l'historien et généalogiste Ioan C.Filitti, descendant du côté maternel des boyards Slătineanu. L'un des archéologues de valeur de l'époque, Scarlat Lambrino, qui après l'avènement des communistes au pouvoir en Roumanie, s'est réfugié en France, descendait lui aussi d'une famille de boyards moldaves d'origine grecque, qui s'était établie en Moldavie au XVII^e siècle⁶⁹.

Dans la science biologique roumaine se sont distingués à la même époque au moins trois représentants de l'aristocratie : l'entomologiste Aristide Caradja, le docteur Jean Cantacuzène et le spéléologue Emile Racoviță. Aristide Caradja était l'arrière-petit-fils de Ioan Caradja, prince régnant de Valachie entre 1812 et 1818⁷⁰ et sa mère Euphrosyne née Soutzo descendait en lignée directe d'un autre prince phanariote, celui qui succéda à Caradja sur le trône de Bucarest, Alexandre Soutzo.

Le docteur Jean Cantacuzène était le petit-fils du grand boyard Constantin Cantacuzène, lieutenant princier de Valachie en 1848/49 alors que sa mère était la fille du général Nicolae Mavros⁷¹. Emile Racoviță descendait de la vieille famille de boyards moldaves Racoviță-Cehan, attestée dès le XV^e siècle⁷².

Dans la musique et la musicologie se sont affirmés, entre autres, l'ethnomusicologue Constantin Brăiloiu, issu d'une vieille famille d'Olténie, et Mihail Jora, compositeur et chef d'orchestre renommé, descendant d'une très vieille famille moldave à laquelle avait appartenu la mère du chroniqueur Grigore Ureche. Sa grand-mère paternelle Smaranda Jora née Rosetti était la nièce de Costache Negri (1812-1876), homme politique et écrivain bien connu⁷³. Mihail Jora était également le cousin germain de Maruca Cantacuzène née Rosetti-Tețcanu, l'épouse du compositeur Georges Enesco. La liste des hommes de lettres, des scientifiques et des artistes de cette époque issus des familles de l'aristocratie roumaine est très longue et risque de devenir fastidieuse. C'est pourquoi nous ne citerons plus que quelques noms : les poètes Hélène Vacaresco, Ion Pillat, Adrian Maniu, la princesse Marthe Bibesco, le linguiste Alexandre Rosetti, l'actrice Lucie Sturdza-Bulandra, le mathématicien Alexandre Ghika, le géologue Stefan Ghika-Budești, etc.

La diplomatie est l'un des corps roumains d'élite auquel la classe des boyards a fourni de nombreux éléments. Ainsi, en raison de leur connaissance des langues étrangères, de l'éducation privilégiée dont ils avaient bénéficié et du statut social qu'assurait une carrière diplomatique, les descendants des familles aristocratiques entraient notamment dans la diplomatie, comme l'illustrent de nombreux exemples. On vient de mentionner Nicolae Titulescu; de même Grigore Gafencu descendait par son père d'une famille de boyards de Bucovine et par sa mère de la nombreuse famille des Costaki⁷⁴, à laquelle avaient appartenu le métropolitain de Moldavie Veniamin Costaki et l'homme politique Manolache Costaki Epurean. La mère du diplomate Nicolae Petrescu-Comnen, ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie, était issue de la famille Cernovodeanu⁷⁵. Même dans le gouvernement légionnaire, le portefeuille des Affaires étrangères était détenu par un Sturdza, Mihail (Lucă) Sturdza, qui était le petit-fils de Vasile Sturdza (1810-1870), l'un des trois lieutenants princiers de Moldavie en 1858-1859 et le premier-président de la Haute Cour de Cassation dont l'épouse était l'une des sœurs de Costache Negri⁷⁶. Mihail Manoilescu, savant économiste et ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Gigurtu, descendait par filiation maternelle des familles de boyards moldaves Bădărau et Tăutu⁷⁷.

Tous ces exemples - et on aurait pu en choisir bien d'autres - prouvent qu'avant le processus de soviétisation, la société roumaine était représentée et, dans une grande mesure, dirigée par des élites légitimes, formées non

seulement par des descendants des familles aristocratiques, mais aussi par des membres de la bourgeoisie et par des intellectuels de souche nouvelle. Avant l'avènement des communistes au pouvoir à Bucarest, la société roumaine avait connu une évolution sans ruptures, fortement influencée par le modèle français, l'élite historique conservant son prestige social et culturel et réussissant à le transmettre d'une génération à l'autre. Les régimes dictatoriaux qui se sont succédés en 1938 et en 1940 n'ont pas eu pour conséquence des changements dans la structure de la société. Le premier chef du gouvernement après le rétablissement du régime démocratique, le général Constantin Sănătescu descendait d'une famille de boyards du département de Gorj, anoblée par l'empereur autrichien Charles VI en 1717⁷⁸.

Jusqu'à l'instauration du régime totalitaire, les descendants des boyards ont continué à mener une vie spécifique, profondément marquée par la civilisation française de l'époque, ils ont gardé leurs manoirs et leurs résidences à Bucarest.

La vie à la campagne a continué à avoir son importance pendant l'entre-deux-guerres. Les expropriations effectuées par la réforme agraire de 1921 ont affecté fortement le support économique de l'aristocratie, en réduisant "de 6 millions d'hectares la surface des terrains détenue par la grande propriété", selon l'estimation d'un historien contemporain⁷⁹. Les descendants des boyards ont continué à posséder des domaines étendus sur lesquels ils ont construit des manoirs. Le fief des Brătianu était Florica, celui de Gheorghe Tătărescu, Poiana (dans le district de Gorj), celui de Iuliu Maniu, son village natal de Bădăcin (dans le district de Sălaj). C'était des lieux entourés d'une certaine atmosphère mythique.

La vie à la campagne de l'aristocratie a fait l'objet de souvenirs et mémoires après 1989: ainsi Matei Călinescu évoquait le manoir de Dârvari (dans le district de Mehedinți), qui avait appartenu à la famille de sa mère née Vulcănescu⁸⁰. Elisabeta Varlam, fille du général Radu Rosetti, se souvenait à propos de son père: "Je crois que le lieu où mon père se sentait le mieux était Brusturoasa - sur le Trotuş, dans le district de Bacău. C'était la propriété de ma mère Iloana Rosetti née Stirbeiş, où ils passaient leurs étés dans les années d'après leur mariage. Ma mère était très liée à ces lieux, comme mon père aussi. En souvenir de ma mère, mon père y a élevé une école et un dispensaire, il a réparé des églises et il a aidé comme il a su les gens de cet endroit, en nous montrant par toutes ses manifestations son profond amour pour les paysans et pour le pays⁸¹."

Pendant l'entre-deux-guerres Martha Bibescu résidait à Mogoșoia, palais qu'elle a fait restaurer d'après les plans des architectes Domenico Rupolo et G.M.Cantacuzène. A Strejești (dans le district d'Olt) le vieux manoir des boyards Buzescu a été hérité par la famille Darvari; à Storobăneasa (dans le district de Teleorman) il y avait la propriété de la famille Racottă; à Buftea, Voila (dans le district de Prahova) et Dărmănești s'élevaient les manoirs de la famille Știrbei; à Sihlea (dans le district de Buzău) le manoir des Grădișteanu avait été hérité par la famille Ghica (par la branche de l'ingénieur Serban Ghica). Les Ghica de Valachie (la branche de Nicolae I.Ghica, fils de l'écrivain Ion Ghica) possédaient le manoir de Ghergani (dans le district de Dambovița), tandis que les Ghica moldaves étaient les propriétaires de vrais châteaux en Moldavie: à Comănești, Doftena etc. Les Brâncoveanu avaient un manoir à Breaza (dans le district de Prahova). Le diplomate Antoine Bibescu avait comme résidence d'été le manoir de Corcova (dans le district de Mehedinți). A Ciocănești (dans le district d'Ilfov) se trouvait le manoir apporté en dot par Alexandrine Cantacuzène née Paladi, présidente de la Société des Femmes Orthodoxes Roumaines. Les Cantacuzène continuaient à posséder pendant l'entre-deux-guerres des propriétés foncières et des manoirs dans le district de Prahova: à Râfov (la branche de Serban Vodă), à Florești et à Poiana Țapului (la branche du Nabab) etc. A Căciulați (dans le district d'Ilfov) le manoir bâti par le gospodar Alexandru Ghica a appartenu ensuite aux descendants de la famille Blarenberg (les Mavrocordat et les Filipescu). L'ancien manoir de Udriște Năsturel de Herăști (dans le district d'Ilfov) était la propriété des descendants de l'homme politique libéral Anastase Stolojan. Le fief de la famille Callimachi était le manoir de Stâncești (dans le district de Botoșani)⁸², celui d'une branche des Miclescu - le manoir de Călinești (dans le district de Botoșani). Les Văcărescu possédaient les manoirs de Văcărești (dans le district de Dambovița) et de Mănești (dans le district de Prahova).

Les "gardenparties" organisés par Lydia Filipescu née Handjerli, descendante directe du prince phanariote Alexandre Handjerli, dans le jardin de son hôtel rue Dionisie Lupu, les réunions de musique dans la demeure de Constance Cantacuzène - soeur du professeur Jean Cantacuzène - boulevard Lascăr Catargi ou dans le palais Cantacuzène Calea Victoriei, la résidence des époux Georges Enesco, étaient réputées⁸³.

La plupart des représentants de l'aristocratie roumaine de l'entre-deux-guerres étaient les porteurs d'une orientation favorable à la démocratie et pro-occidentale. Le modèle français exerçait son influence

d'abord par l'intermédiaire de l'utilisation de la langue française comme signe de la distinction sociale⁸⁴. La France et Paris exerçaient une fascination magique sur les élites roumaines⁸⁵, dont quelques membres ont lutté même dans l'armée française, comme c'était le cas de Ioan Olănescu, neveu de Martha Bibescu, mort en juin 1940 dans les combats de France⁸⁶. "La chute de la France a été un événement qui nous a coupé à tous le souffle", racontait Alexandru Paleologu⁸⁷. Cela parce que la France constituait la base de la hiérarchie des valeurs de la société roumaine⁸⁸. Le caractère européen de l'aristocratie roumaine de l'entre-deux-guerres était dû à son éducation⁸⁹, ainsi qu'aux fréquents voyages en Occident⁹⁰. Les descendants de la noblesse roumaine de Transylvanie et de Bucovine étaient par contre élevés dans la langue et la culture allemande.

Le culte de l'honneur se concrétisait dans le rituel nobiliaire des duels qui existait encore dans la société aristocratique roumaine de l'entre-deux-guerres⁹¹. Selon Paul Morand, "Bucarest est encore une des villes où les duels sont le plus fréquents, et les vieux garçons officient comme pontifes de ce rite en voie de disparition"⁹².

La vie mondaine de l'aristocratie bucarestoise est minutieusement décrite dans la revue "Je sais tout de Bucarest", éditée en 1939 - 1944 par Ștefan Miculescu. On est impressionné par le grand nombre de bals qui réunissaient les membres du corps diplomatique et ceux des élites roumaines⁹³. Les bals organisés par les diplomates étrangers accrédités à Bucarest étaient aussi très appréciés⁹⁴. Les aristocrates roumains se rencontraient aussi à différentes soirées musicales, dans différents salons⁹⁵ et aux vernissages d'expositions⁹⁶.

Si on se demande quel était le mode de vie de l'aristocratie roumaine pendant l'entre-deux-guerres, la réponse est très complexe. Quelques-uns partageaient leur temps entre "busy leisure" et des voyages⁹⁷. Mais beaucoup de descendants des boyards moldo-valaques et de la noblesse roumaine de Transylvanie se sont intégrés dans la vie active, en illustrant de nombreux domaines. L'aviation, domaine de manifestation de l'esprit aristocratique, était représentée par quelques noms sonores: George Valentin Bibescu, Constantin (Bâzu) Cantacuzène, Ionel Ghica, Marina Stirbei-Brâncoveanu. Le palais royal était un milieu aristocratique par excellence, les dames d'honneur (parmi lesquelles Simona Lahovary, Elena Mavrodi née Greceanu, Irina Procopiu née Berindei, Nelly Catargi née Miculescu) et les maréchaux du Palais (par exemple Henri Catargi,

Constantin Hiott, I.Mocsonyi-Stârcea, Octav Ullea, Dimitrie Negel) étaient issus des familles de boyards.

Les membres de l'aristocratie roumaine se rencontraient lors des réunions des clubs d'élite, tels le Jockey Club, le club Tinerimea Română, l'Automobil-Club, le Yacht-Club. L'accès à ces clubs se faisait sur recommandation de certains membres. Surtout le Jockey Club, fondé en 1875, avait un caractère assez fermé, étant une association à composante essentiellement aristocratique. Toutes ces institutions ont été supprimées à l'avènement au pouvoir des nouveaux dirigeants ; tout le train de vie de l'aristocratie roumaine a été radicalement bouleversé.

Le Jockey Club est issu du désir de rassembler l'élite aristocratique roumaine, de la tendance de se créer une institution spécifique, dépourvue de caractère politique. Pour la vie politique il y avait les partis qui se succédaient au gouvernement, en respectant la règle du jeu démocratique. Les membres du Jockey Club étaient unis par leur passion pour les chevaux et pour les courses, mais aussi par la conscience de leur appartenance à l'élite de la société.

Pendant l'entre-deux-guerres le Jockey Club a été dirigé effectivement par les vice-présidents suivants, tous issus des familles de boyards: Alexandru Marghiloman et Constantin I.Bălăceanu (1919 - 1920), Alexandru Marghiloman et Dimitrie Greceanu (1920 - 1921), Alexandru Marghiloman et Mihail Deşliu (1921 - 1923), Alexandru Marghiloman (1924 - 1925), Constantin I.Bălăceanu (1925 - 1926), Constantin Argetoianu et Barbu Catargi (1926 - 1947).

Le Jockey Club avait comme activité principale l'organisation des courses de galop à Băneasa, qui représentaient autant d'occasions de rencontre de l'élite aristocratique bucarestoise. Ces courses constituaient pendant l'entre-deux-guerres l'un des spectacles sportifs les plus aimés de la capitale, où on accordait le prix du Jockey Club, le prix Royal et le prix de Diane.

Le plus fameux propriétaire de chevaux de l'histoire du Jockey Club roumain a été Alexandru Marghiloman, dont le haras "Albatros" de Buzău contenait plusieurs chevaux pur sang anglais. Il y avait également d'autres haras connus : celui de Târgşor (Prahova) du général Gheorghe Moruzi, celui de Afumaţi (Ilfov) de Gheorghe Negroponte, celui de Măgureni (Prahova) de Barbu Catargi, celui de Scroviştea (Ilfov) de la Maison Royale, celui du Ministère des Domaines de Cislău (Buzău), Ruşetu (Brăila) et Jegălia (Ialomiţa), celui du colonel Polizu-Micşuneşti, celui de Logreşti

(Gorj) du colonel E.Săvoiu, celui de Carapciu (Storojineț) de la famille Grigorcea, celui de Balc (Bihor) de Joseph Pinkas.

Pendant l'entre-deux-guerres le siège du Jockey Club se trouvait dans un hôtel particulier qui auparavant avait appartenu à la famille Gianni, au croisement des rues Episcopiei et Nicolae Golescu, près de l'Athénée Roumain. L'intérieur du club était aménagé avec bon goût, sans ostentation et il assurait une atmosphère agréable, intime à ses membres. M.Manole Filitti, membre du vieux Jockey Club le décrivait ainsi : "D'une grande attraction était la salle de lecture, avec de grands fauteuils de cuir, idéalement éclairée. Des revues et des journaux de tous les domaines, dans les langues de grande circulation étaient sur les tables et sur les étagères. On pouvait lire sans se soucier du temps. Il y avait un silence, le plus parfait silence qui entourait celui qui était plongé dans la lecture./ Il y avait ensuite une chambre élégante de protocole, pour des entrevues, disons, secrètes. Ensuite, deux salles où l'on jouait au bridge et au black gamon et où assis sur des canapés et des fauteuils on menait différentes conversations. Personne n'aurait eu l'idée de lever le ton. Je le répète, la politesse, la bienséance, les bonnes manières étaient de rigueur./ Si on se trouvait en ville, si on avait une fenêtre entre deux affaires, on pouvait passer au Club. On était toujours bien reçu, servi, en trouvant ainsi un instant de détente soit en lisant, soit en échangeant quelques paroles avec un ami"⁹⁸.

La salle d'escrime du Jockey Club a été inaugurée par Gheorghe Bibescu, le fils de l'ancien hospodar avec le même nom, qui a amené de Paris le professeur d'escrime Michel. Les femmes n'avaient pas accès dans les salles du Jockey Club, sauf dans une salle spéciale ou elles étaient acceptées. Les pièces du Club étaient ornées avec les portraits de ses membres de marque, avec des gravures de chevaux célèbres des haras anglais. Les tableaux, les meubles créaient une ambiance hospitalière qui par exemple, faisaient que le peintre Theodor Pallady y passe beaucoup d'heures où il avait aussi l'habitude de dessiner. Certains membres du Club jouaient aux cartes, un grand joueur était l'aviateur Constantin (dit Bâzu) Cantacuzène, le fils de Maruca George Enescu, de son premier lit, avec Mihail G.Cantacuzène.

Le Jockey Club roumain comprenait en 1937, 263 "membres permanents", 16 "membres titulaires" (les chefs des représentations diplomatiques étrangères), 7 "membres temporaires" (d'autres diplomates étrangers); en 1939 il comptait 275 "membres permanents", 16 "membres titulaires" et 6 "membres temporaires"; en 1941 il contenait 283 "membres

permanents”, 16 “membres titulaires” et 13 “membres temporaires”; en 1947 il comptait 307 “membres permanents”.

Le Jockey Club était dirigé par le Comité du cercle et par le Comité des courses. En 1937 le Comité du cercle était composé des deux vice-présidents du Club, Constantin Argetoianu et Barbu Catargi, et de dix membres : Dinu C. Arion, Radu Crutzescu, Nicolae C. Filitti, Radu I. Florescu, Alexandru Em. Lahovary, Filip Lahovary, Radu Laptev, A. de Mocsonyi, Ioan C. Miculescu-Prăjescu, le général Grigore Odobescu⁹⁹. La même année, le Comité des courses était composé des mêmes vice-présidents et de dix membres: Ioan N. Cămărășescu, le colonel Gheorghe Cașsa, Henri Catargi, Grigore G. Duca, Dimitrie Al. Ghika, George Grigorcea, le général Gheorghe Gh. Manu, le général Gheorghe Moruzi, Grigore Rioșanu, Alexandru Zănescu¹⁰⁰. En 1938 on trouve dans la composition du Comité du cercle, Ioan P. Rosetti-Bălănescu, à la place du diplomate Radu Crutzescu¹⁰¹. Dans le Comité des courses de l'année 1940 il y a également une modification : à la place du général Moruzi, décédé en 1939, fut élu le général Victor Dombrovski¹⁰².

Les temps tourmentés ont également influencé le Jockey Club. Ainsi, le 11 juin 1938 fut imposé l'effacement de l'annuaire de ses membres Alexandru Cantacuzène, Alexandru Tell et Radu Meitani, à cause de leur appartenance au mouvement légionnaire¹⁰³. Pendant plusieurs années de l'entre-deux-guerres apparaissent comme censeurs du Club Manole Halfon et Mihail I. Kogălniceanu; en 1946 il y avait dans cette fonction Mihail I. Kogălniceanu et A. A. Romalo¹⁰⁴.

Pendant l'entre-deux-guerres, dans le Jockey fut reçue une série de personnalités de la vie publique roumaine provenant de l'aristocratie: le diplomate Radu Crutzescu (1920), Ioan N. Cămărășescu (1920), l'ingénieur Ioan C. Miculescu-Prăjescu (1920), le diplomate et historien Raoul Bossy (1921), le diplomate Ioan Carp (1921; fils de P. P. Carp), le diplomate Constantin Laptev (1921), le peintre Henri H. Catargi (1922), les frères Alexandru et George Cretzianu (le premier diplomate, le second - directeur de la Banque roumaine), le contre-amiral Gheorghe Koslinski (1922), l'officier Alexandru Rioșanu (1922), le colonel et compositeur Emil Skeletti (1923), Constantin Flondor, maréchal du Palais (1924), l'ingénieur Serban Ghica, petit-fils de Ion Ghica (1924), le diplomate Dinu C. Hiott (1924), Mihail Oromolu, gouverneur de la Banque Nationale (1924), le général Aristide Razu (1924), l'architecte George Matei Cantacuzène (1926), le diplomate Dimitrie I. Ghika (1926), le diplomate Radu Djuvara (1927), le diplomate Dimitrie Iurașcu (1927), le peintre Theodor Pallady (1927),

l'archéologue Gheorghe Gr.Cantacuzène (1928), le colonel Gheorghe Capșa (1928), le diplomate Vasile Grigorcea (1928), Mihail I.Kogălniceanu, le petit-fils du grand homme politique du même nom (1928), le diplomate Frederic Nanu (1928), le diplomate Radu Arion (1929), le juriste Mircea Djuvara (1929), l'architecte Ion Ghika-Budești (1930), l'historien d'art Radu Cretzianu (1930), le publiciste et diplomate Gheorghe Crutzescu (1930), le juriste Alfred Juvara (1930), l'historien et diplomate Constantin I.Karadja (1930), l'aviateur George Miclescu (1930), le juriste George Meitani (1930), le médecin Alexandru G.Moruzi (1930), le critique de théâtre Paul Prodan (1930), le compositeur Mihail Jora (1931), le diplomate Gheorghe Lecca (1931), le prince Jean Korybut Woroniecki (1931), le juriste Radu Meitani (1932), le général Paul Teodorescu (1932), descendant du côté maternel de la famille Sturdza, le médecin professeur Daniel Danielopolu (1933), le général Victor Dombrovski (1934), le physicien Gheorghe I.Manu (1935), le diplomate Grigore Gafencu (1936), le baron Ioan de Mocsonyi-Stârcea (1936), futur maréchal du Palais, le colonel Octav Ullea (1936), le diplomate Nicolae M.Vlădescu (1936)¹⁰⁵.

Le dernier annuaire paru du vieux Jockey Club (1947) montre une croissance importante du nombre de ses membres, parmi lesquels il y avait aussi des membres jeunes. De cette liste on pourrait citer : le futur médecin professeur Constantin Bălăceanu-Stolnici (1946)¹⁰⁶, le comte N. Banffy (1939), l'architecte Ioan I.Berindei (1938), l'ingénieur Constantin D. Bușilă (1940)¹⁰⁷, le diplomate Edmond Ciuntu (1938), le général Grigore Constandache (1934), Nicolae Chrissoveloni (1942)¹⁰⁸, Manole Filitti (1945), le diplomate Eugen Filotti (1939), l'ingénieur Ion Gigurtu (1937)¹⁰⁹, Dimitrie Negel (1942), l'avocat Mihail Paleologu (1938) et son fils le futur écrivain Alexandru Paleologu (1946)¹¹⁰, l'écrivain Grigore Sturdza (1941)¹¹¹, le juriste Alexandru Vălimărescu (1945)¹¹².

Une césure profonde s'est produite dans l'évolution des structures sociales roumaines, avec l'élimination violente de l'ancienne classe politique qui était à la tête de la société. L'instauration du régime communiste a écarté brutalement l'aristocratie du sommet de la vie sociale. Les leaders communistes, représentants les intérêts de Moscou, ont poursuivi par tous les moyens leur but de transformer la structure de la société, d'éliminer les anciens hommes politiques, de détruire toute tentative de résistance de ceux-ci.

On peut se poser la question de ce qui s'est passé avec l'aristocratie roumaine après l'instauration du régime totalitaire. En l'écartant de la scène politique on a voulu décapiter la société roumaine et rompre ses

liens avec son propre passé. La répression du régime n'a pas frappé seulement l'aristocratie, elle a affecté également la bourgeoisie et la paysannerie roumaines, classes sociales stratifiées qui ont subi des transformations radicales. L'aristocratie a eu le plus à souffrir à cause du régime, parce qu'elle a été la partie de la société la plus attachée au passé. Les membres de ce groupe ont transmis de génération en génération des valeurs et des souvenirs liés à l'ancienne Roumanie, que le pouvoir communiste a essayé de transformer complètement.

La fin de la guerre a apporté une apparence de normalisation dans la vie de l'aristocratie roumaine. "Dans les premières trois - quatre années après la guerre - écrivait Ion I. Iovan -, années encore pleines d'espoir en l'avenir politique et de liberté du pays, dans les maisons de la haute bourgeoisie bucarestoise les soirées étaient fréquentes, la société de la capitale étant en compétition pour avoir parmi ses invités le plus de membres des missions alliées occidentales en Roumanie"¹¹³. L'atmosphère de normalité disparaît graduellement, comme conséquence des événements patronés par le cabinet Groza : la loi agraire de 1945, les élections faussées de novembre 1946, l'étatisation des propriétés immobilières, les procès politiques culminant avec l'abdication forcée du Roi Michel. Un régime de terreur a été instauré contre "la classe des exploités", dont les représentants vont être obligés de supporter les conséquences de leur simple appartenance aux couches supérieures de la société. Ce n'est pas le cas de tous les descendants de l'aristocratie, quelques-uns se sont exilés en Occident, en essayant de mener à l'extérieur du pays un combat, souvent sans succès, contre le régime instauré à Bucarest par les troupes soviétiques.

L'inexistence des titres de noblesse dans la société roumaine d'avant le communisme (avec quelques exceptions mentionnées), mais surtout la dureté de la répression ont eu des conséquences importantes sur le sentiment d'appartenance à l'aristocratie. Cependant ce sentiment existe encore de nos jours. Dans les sociétés libérales il est transmis de génération en génération et ce n'est qu'un régime politique libéral qui peut garantir et favoriser la continuité de l'existence de l'élite historique.

NOTES

1. Mihai Sorin Rădulescu, *Noțiunea de elită în istoriografia occidentală*, în "Contemporanul", n^o 7, 19 février 1993, pp.8-9.

2. Dan Berindei, *Legăturile genealogice dintre fruntașii revoluției de la 1848 din Țara Românească*, în "Caietele Bălcescu" IX-X, Bălcești pe Topolog, 1984, pp.113-120.
3. Mihail Manoilescu, *Rostul și destinul burgheziei românești*, București, sans année, p.23.
4. Ibidem, p.25.
5. Ibidem, pp.303-305.
6. Radu Rosetti, *Pentru ce s-au răsculat țărani*, édition parue par les soins de Z. Ornea, București, 1987, pp.368-369.
7. Ibidem, p.369; voir aussi pp.370, 372.
8. Ștefan Zeletin, *Neoliberalismul*, III^e édition, București, 1992, p.34.
9. Ibidem, *loc.cit.*
10. Ibidem, p.35.
11. Guy Chaussinand-Nogaret, *La noblesse, ministère de l'idéal dans Noblesse oblige*, n^o 89 de la publication "Autrement", avril 1987, pp.88-95.
12. G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, II^e édition, București, 1982, p.764.
13. Ioan Nădejde, V.G.Morțun. *Biografia lui și genealogia familiei Morțun*, București, 1923.
14. Mihai Racoviță-Cehan, *Familia Racoviță-Cehan. Genealogie și istoric*, București, 1942.
15. Teodor Bălan, *Familia Onciul. Studiu și documente*, Cernăuți, 1927.
16. Gheorghe Ungureanu, *Familia Sion. Studiu și documente*, Iași, 1936.
17. Teodor Botiș, *Monografia familiei Mocioni*, București, 1939.
18. La revue "Cetatea Moldovei", janvier 1944, p.67.
19. George D. Florescu, *Planul unui Institut de genealogie. Memoriu*, in "Revista istorică", n^o 10-12, București, 1938, pp.340-350.
20. Reproduits dans "Din trecutul nostru", n^o 36-39, 1936, pp.88-89; janvier-avril 1939, pp.1-7; mai-juillet, pp.25-31; octobre, pp.1-4.
21. Șarlat Preajbă, *Prezentări literare*, extrait de la revue "Bugeacul", București, 1941, pp.21-27.
22. N. Moțoc-Epureanu, *Un imperativ al vremii : Institutul român de cercetări genealogice*, Iași, 1942.
23. "Arhiva Genealogică Română", București, 1944, p.85.
24. Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mâine*, vol.I, partea I, București, ed.Humanitas, 1991, pp.8-11, 13-14.
25. Al. Tzigara-Samurcaș, *Memorii*, vol.I, édition parue par les soins de Ioan Șerb et Florica Șerb, București, 1991, p.21.
26. Idem, *Muzeografie românească*, București, 1936, pp.XIII-XIV.
27. Ibidem.
28. N. Iorga, *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost*, édition parue par les soins de Valeriu Râpeanu et Sanda Râpeanu, București, 1976, p.7.
29. Al. Paleologu, Ștefan Tănase, *Sfidarea memoriei (convorbiri)*, București, 1996, p.59.

30. Les Brancovan sont présents dans nombre d'almansachs de Gotha. On cite par exemple, *L'almansach de Gotha* pour l'année 1912, p.287.
31. Ibidem, p.355.
32. Constantin Bălăceanu-Stolnici, *Cele trei săgeți*, București, 1990, p.59.
33. Traian Larionescu, *Familii vechi bucovinene*, in "Arhiva Genealogică Română", București, 1944, pp.26-27.
34. Ioan cavalier de Pușcariu, *Date istorice privitoare la familiile nobile române*, 2 vol., Sibiu, 1892-1895.
35. Traian Larionescu, *op.cit.*
36. Constantin Argetoianu, *Pentru cei de mâine*, vol.I, partea I, București, ed.Humanitas, 1991, p.110.
37. Raoul Bossy, *Amintiri din viața diplomatică*, vol.I, București, 1993, p.187.
38. Constantin Argetoianu, *Memorii*, vol.VI, partea a VI-a, București, ed. Machiavelli, 1996, pp.220-221.
39. Dan Plesia, *Quelques grandes familles valaques des XIV^e et XV^e siècles*, dans *12. Internationaler Kongress fur genealogische und heraldische Wissenschaften*, Munchen, 1974, vol.Genealogie, pp.209-219.
40. "Noblesse oblige", "Autrement", numéro dirigé par Yan de Kerorguen et Olivier Poivre d'Arvor, Paris, 1987.
41. Mihai Sorin Rădulescu, *Despre genealogia lui Iuliu Maniu*, in "Iuliu Maniu în fața istoriei", București, 1993, pp.14-20.
42. Dan Berindei, *Mutations dans le sein de la classe dirigeante valaque au cours du deuxième quart du XIX^e siècle*, in "Genealogica et Heraldica. Reports of the 14. International Congress of Genealogical and Heraldic Sciences in Copenhagen 25-28 August 1988", Copenhagen, 1988; idem, *Societatea românească în vremea lui Carol I (1866-1876)*, București, 1992, pp.104-107.
43. Mihail Dimitri Sturdza, *Grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople. Dictionnaire historique et généalogique*, Paris, 1983.
44. Dr. Grigore Ghyka, Mihai Sorin Rădulescu, *Orlenii*, in "Porto-Franco" nos 3-4 (9-10), 1991, p.42; idem, *Din trecutul P.N.L. - Mihail G.Orleanu* (Mihail G. Orleanu, figure du Parti National Libéral), in "Liberalul", n^o 34, 18-25 janvier 1991, p.1.
45. Mihail Dimitri Sturdza, *op.cit.*, p.315.
46. Constantin G.Mano, *Documente din secolele al XIV-lea - al XIX-lea privitoare la familia Mano*, București, 1907.
47. Neagu Djuvara, *Les Grands Boyards ont-ils constitué dans les principautés roumaines une véritable oligarchie institutionnelle et héréditaire?* in "Südostforschungen", Munchen, XLVI, 1987.
48. Cf. l'ouvrage généalogique, à juste titre contesté, mais parfois utilisable (pour les dernières générations) de Octav George Lecca, *Genealogia a 100 de case din Țara Românească și Moldova*, București, 1911, planche 45.
49. Constantin Argetoianu, *op.cit.*, pp.7-17.

50. Mihai Sorin Rădulescu, *Despre originea și înrudirile lui Nicolae Titulescu*, in "Dreptatea", n^o 278, 11 janvier 1991, p.2; idem, *Theodor Aman – legături genealogice*, dans le volume *Centenar Theodor Aman 1991*, București, 1991.
51. Mihai Sorin Rădulescu, *op.cit.*, p.26.
52. Ioan C.Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, București, 1919, annexe II.
53. Ibidem.
54. Octav George Lecca, *op.cit.*, planches 23, 45.
55. A. D. Xenopol, *Istoria și genealogia casei Callimachi*, București, 1897, pp.198-199.
56. *Genealogia familiei Brătianu*, dressée par George D.Florescu, vérifiée et complétée par Dan Cernovodeanu, publiée dans la brochure de Ion I.Brătianu, *Contribuția lui Ioan C.Brătianu la revoluția pașoptistă din Tara Românească și cugetările sale despre această revoluție*, Paris, 1983.
57. Nicolae M. Vlădescu, arbre généalogique de la famille Vlădescu (inédit); également l'ouvrage généalogique sur la famille Vlădescu, à la section des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, à Bucarest (côte A 2460).
58. Alexandru Tzigara - Samurcaș, *Memorii*, vol.I, București, 1991, p.15.
59. Octav George Lecca, *op.cit.*, planche 45.
60. Jean - Michel Cantacuzène, *Mille ans dans les Balkans*, Paris, 1992, p.442.
61. Mihai Sorin Rădulescu, *Genealogia lui Henri Coandă*, in "Contemporanul", n^o 1, 8 janvier 1993, pp.1, 6, 7.
62. Ioan C.Filitti, *Catagrafie oficială de toți boierii Țării Românești la 1829*, București, 1929, p.23.
63. Ștefan S.Gorovei, Mihai Sorin Rădulescu, *Strămoșii cunoscuți ai lui N.Iorga*, in "Acta Moldaviae Meridionalis", VII-VIII, Vaslui, 1985 - 1986.
64. Florin Marinescu, *Etude généalogique sur la famille Mourouzi*, Athènes, 1987, p.127.
65. Mihai Sorin Rădulescu, *Posteritatea lui Mihail Sturdza Voda*, exposé présenté au V^e symposium de généalogie à Iași, le 14 mai 1994 (sous presse).
66. Gh.Ghibănescu, *Familia Greceanu din Moldova*, dans "Ion Neculce", n^o 9, I^{ere} parte, 1931, pp.191-219.
67. En préparation, Mihai Sorin Rădulescu, une étude sur les ancêtres de l'historien P.P. Panaitescu.
68. Ștefan S. Gorovei, Mihai Sorin Rădulescu, *op.cit.*, p.442, notes 23 et 36.
69. Cf. Alexandru V. Perietzianu - Buzău, arbre généalogique (inédit) de la famille Lambrino.
70. Mihail Dimitri Sturdza, *op.cit.*, pp.257-258, 420.
71. Jean - Michel Cantacuzène, *op.cit.*, p.440.
72. Général M. Racoviță - Cehan, *Familia Racoviță - Cehan. Genealogie și Istorie*, București, 1942.
73. Octav George Lecca, *op.cit.*, planche 48.

74. Mihai Sorin Rădulescu, *Grigore Gafencu - date genealogice* in "Contemporanul", n^o38 (75), 20 sept.1991, p.6; idem, *Completări la genealogia lui Grigore Gafencu*, ibidem, n^o 41 (182), 15 oct.1993, p.11.
75. Cf.'arbre généalogique inédit de la famille Cernovodeanu dressé par dr.Paul Cernovodeanu.
76. Mihail Sturdza, *România și sfârșitul Europei. Amintiri din țara pierdută*, Alba Iulia - Paris, 1994, p.52.
77. Mihail Manoilescu, *Memorii*, vol.I, București, 1993, p.19.
78. Mihail G. Stephanescu, Ioan N.Mănescu, *Enluminures héraldiques des XV^e - XVII^e siècle dans la collection de l'Académie Roumaine*, "Revue Roumaine d'Histoire de l'Art", série Beaux-Arts, t.XVII, 1980, pp.32-33.
79. D. Sandru, *Reforma agrară din 1921 din România*, București, 1975, p.350.
80. Matei Călinescu, Ion Vianu, *Amintiri în dialog*, București, 1994, pp.31-32.
81. Elisabeta H.Varlam, *Un remember*, in Radu Rosetti, *Pagini de jurnal*, București, 1993, p.35.
82. Princess Anne-Marie Callimachi, *Yesterday Was Mine*, London, 1952, pp.230-231.
83. Paul Emil Miclescu, *Din Bucureștii trăsurilor cu cai*, București, 1985, pp.101, 105.
84. Alexandru Paleologu, *Minunatele amintiri ale unui ambasador al golaniilor*, București, 1995, p.57.
85. Roxane J. Berindei Mavrocordato, *En tournant les pages*, București, 1939, p.52.
86. Martha Bibescu, *Jurnal politic ian. 1939-ian. 1941*, București, 1979, p.220.
87. Alexandru Paleologu, Stelian Tănase, *Sfidarea memoriei (convorbiri)*, București, 1996, p.72.
88. Ibidem.
89. Princesse Anne-Marie Callimachi, *op.cit.*, p.236.
90. Ibidem, p.207.
91. Emanoil Hagi Mosco, *București. Amintirile unui oraș*, București, 1995, pp.267-268.
92. Paul Morand, *Bucarest*, II^e édition, Paris, 1990, p.247.
93. Voir, par exemple, le compte-rendu d'un bal au Country-Club dans la revue "Je sais tout de Bucarest", I-ère année, n^{os} 3-4, 20 juillet 1939.
94. Constantin Argetoianu, *op.cit.*, pp.115-116.
95. Stefan J. Fay, *Caietele unui fiu risipitor*, București, 1994, p.12.
96. Par exemple dans "Je sais tout de Bucarest", n^{os} 22-23, déc.1940, sans page, le vernissage de l'exposition d'Anna Tzigara-Berza, à la salle Dalles.
97. Anne Marie Callimachi, *op.cit.*, p.224.
98. Manole Filitti, *Jockey Clubul Român*, "Dilema", II e année, n^o69, 6-12 mai 1994, p.16.
99. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1936*, București, 1937, p.4.
100. Ibidem, p.5.
101. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1938*, București, 1939, p.4.

102. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1940*, București, 1941, p.5.
103. *Ibidem*, p.8.
104. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1946*, București, 1947, p.15.
105. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1936*, București, 1937, pp.35-45.
106. *Jockey Club. Dare de seamă pentru anul 1946*, București, 1947, p.26.
107. *Ibidem*, p.27.
108. *Ibidem*, p.28.
109. *Ibidem*, p.29.
110. *Ibidem*, p.32.
111. *Ibidem*, p.34.
112. *Ibidem*, p.35.
113. Ion Ioanid, *Inchisoarea noastră cea de toate zilele*, vol.II, București, 1991, p.222.